



1^{er} colloque national sur les aires marines protégées

Quelle stratégie pour quels objectifs ?



Boulogne-sur-Mer / 20, 21, 22 novembre 2007

Contribution volontaire

Aires protégées, parcs nationaux et populations dans le sud-ouest de la Thaïlande

O.Ferrari

Aires protégées, parcs nationaux et populations dans le sud-ouest de la Thaïlande

Olivier Ferrari¹

Mots clefs : Communautés traditionnelles, système socioculturel, gestion intégrée du territoire, savoirs locaux, organisations internationales, ethnologie

Résumé :

La place des populations traditionnelles résidant dans les parcs nationaux des îles de Surin et Phra Thong pose de nombreuses questions. Aucune solution satisfaisante n'ayant été apportée, je propose ici de reconsidérer leur place dans ces nouveaux espaces à travers l'exemple des Moken et Moklen, nomades et semi-nomades marins du sud de la Thaïlande.

Abstract:

The place of the traditional populations living within the national parks of the islands of Surin and Phra Thong is subject to several questions. No satisfying solutions having been proposed so far, I propose here to re-consider their place within these new spaces through the example of the Moken and Moklen, sea gypsies and semi-nomads from southern Thailand.

L'intégration de ce que l'on appelle les « communautés indigènes » dans l'établissement d'une aire naturelle protégée semble naturelle. Dans le Sud de la Thaïlande, deux exemples d'applications différentes de ce *modus operandi* peuvent être cités avec le Parc National de Ko Surin et la future réserve naturelle de Ko Phra Thong.

A Ko Surin, le parc existe depuis 1981, année à laquelle il a été créé. L'île de Surin est l'île de résidence d'un sous-groupe Moken² qui, maintenant, « travaille » pour le parc. L'installation du parc étant vouée à la protection de la nature, les Moken se sont trouvés petit à petit dans l'impossibilité de continuer à pratiquer leurs activités habituelles : chasse en forêt et en mer, collecte sur l'estran, construction de bateaux ont dû être abandonnés, remplacés par une pêche³ vouée à nourrir les touristes, des tâches de nettoyage de la plage, des travaux de construction pour les nouveaux locaux de l'administration du parc, à un tarif de 60 Bath⁴ par jour. Le parc a été officiellement ouvert aux visites en 1986. A ce moment là, les Moken faisaient partie intégrante des attractions. Ensuite, il a été interdit aux visiteurs de voir les « sauvages », situation qui s'est à nouveau inversée plus tard. Les gens avaient le droit de voir

¹ Géologue, diplôme EHESS, Laboratoire Techniques et Culture CNRS/MNHN.

² Les Moken sont quelques milliers de nomades marins vivant entre Phuket et le Nord de l'Archipel Mergui en Birmanie.

³ Les Moken sont des chasseurs et non pas des pêcheurs. La pêche est une activité qui implique une accumulation que l'idéologie nomade des Moken refuse.

⁴ À l'époque 60 bath correspondaient à 12 FF, soit 1,82 Euros.

les Moken, mais leurs bateaux traditionnels, les *kabang* qui avaient été jugés trop insalubres par les autorités du parc, avaient été remplacés par des bateaux *long-tail*, éliminant ainsi un des principaux symboles identitaires qu'ont les Moken, véritable représentation de leur état nomade, bateaux à la proue qui mange et à l'arrière qui défèque pour signifier l'impossibilité de l'accumulation et de la sédentarité. Ceci a naturellement résulté en une dégradation des conditions de vie des Moken, qui ont été petit à petit clochardisés et sédentarisés par ces actions.

Pourtant, qui mieux qu'eux connaît l'île, sa nature, sa biodiversité et la façon équilibrée d'y vivre ? D'ailleurs le tsunami l'a montré⁵... Pourquoi leur intégration dans le parc passe par l'interdiction d'y toucher une nature qu'ils ont pourtant toujours laissée intacte ? Pour les gens du sud de la Thaïlande, les Moken font partie intégrante de la région et connaissent la mer et les îles mieux que quiconque. Ainsi, en 1988, la police maritime s'est opposée à la gestion du parc, ce qui a permis aux Moken de manifester aussi leur mécontentement en... détruisant le corail à coups de barre à mine ! Le résultat a été la construction d'une école pour les Moken qui désormais ne pouvaient plus quitter l'île avec leurs embarcations inadaptées à une traversée de plusieurs heures.

L'île de Surin appartenant au district (*tambon*) de Ko Phra Thong, en 1998 les autorités du parc ont demandé à la Division des Parcs Naturels de faire une requête auprès du département royal des forêts pour que le territoire autour de l'île de Ra (se trouvant au nord de Ko Phra Thong, séparée de celle-ci uniquement par un chenal) soit réservé au parc national de Surin⁶. Ainsi, en 2000, la région a été reconnue apte à être un parc national et une étude a été demandé concernant Ko Ra, Ko Phra Thong et la forêt de mangrove en face de l'île. Ainsi, quelques mois plus tard, la région a été déclarée parc national. Ceci a causé la colère des habitants de la région, qui se sont insurgés contre cette décision et ont même réussi à chasser les officiers du parc en mai 2001. Ils l'ont fait car ils n'étaient pas d'accord de voir leur

⁵ Le tsunami n'a fait qu'un mort chez les Moken, alors qu'il s'agit de la population la plus exposée. Leur connaissance de la mer les a sauvés.

⁶ Information donnée sur le site officiel du parc de Ko Ra- Ko Phra Thong : " *There was a rumor in 1998 that some capitalists trying to ask permission for using the areas in Ra Island and Phra Thong Island for their own benefit. The head of Surin Island National Park at that time, Mr. Dittaphong Chokkanapitak, issued an urgent letter, Khor Chor 0713 (Mor Sor) /116 in August 16, 1998, of Surin Island National Park Office to ask National Park Division to request the Royal Forest Department to prohibit renting the areas around Ra Island and to conserve the areas for being the parts of Surin Island National Park.*"

<http://www.dnp.go.th/parkreserve/asp/style2/default.asp?npid=228&lg=2>

territoire transformé sans que leur avis ne soit pris en compte. Mais pour qu'il soit pris en compte il faut le connaître, ainsi que le contexte socio-culturel et ethnique dans lequel il s'insère.

Il a fallu attendre le tsunami de 2004, ou mieux la situation qui a été créée par l'arrivée massive de l'aide internationale, pour que les choses évoluent et que l'on reparle sérieusement du parc national. Des enquêtes ont été menées par différents organismes quant aux richesses naturelles de l'île, aux problèmes liés à l'environnement, aux façons de faire participer la « communauté » à la préservation de l'environnement... du pain béni pour les promoteurs des parcs nationaux, qui y voyaient là une façon d'y faire une réserve écologique et politiquement correcte grâce à la participation des « communautés ». Mais qui sont ces communautés ?

Sur l'île, avant le tsunami existaient trois villages : Thung Dab, Tha Peyoy et Pak Chok⁷, ou cohabitaient Thaïs, Sino-thaïs et Moklen. Les Moklen, quelques milliers de semi-nomades marins vivant entre Phuket au sud et Ko Phra Thong, au nord, sont une ethnie très proche des Moken, dont ils partagent l'origine, la langue⁸ et l'idéologie nomade. Leur nomadisme réside plus dans une logique de non accumulation que dans une mobilité accrue, même si celle-ci est toujours présente. Les Moklen se sont ainsi installés à Ko Phra Thong il y a environ soixante-dix-ans, probablement pour suivre l'industrie de l'étain pour laquelle ils sillonnaient les plages, batée à la main. Leur résidence sur l'île, leur connaissance accrue de la région et le fait qu'ils avaient fait le choix de s'installer en presque sédentaires, ont participé au fait qu'ils aient développé des stratégies de gestion du territoire exemplaires, à tel point que lors des enquêtes de 2000 pour le parc national, l'île recelait une faune et une flore unique en Thaïlande, et ceci malgré le fait que les Moklen exploitent ce territoire quotidiennement.

Cette occupation de l'île, avec celle des Sino-thaïs et plus tard des thaïs, est inscrite dans une dynamique complexe d'interrelations nécessaires aux uns et aux autres. Naturellement, à première vue, les Moklen semblent perdants dans ce système dans lequel ils dépendent d'un intermédiaire marchand par qui ils doivent passer pour vendre leurs produits de pêche et avec qui ils sont constamment endettés. Néanmoins, c'est le prix qu'ils payaient pour leur liberté et pour pouvoir vivre en gardant leur identité et leur culture, et ceci s'inscrit dans une dynamique plus complexe. C'était le cas jusqu'au tsunami...

⁷ Pour une histoire de l'île et une analyse des problèmes liés au tsunami, cf. Ferrari, *et al.*, 2006.

⁸ Enfin, presque. Les deux langues sont très semblables, mais le moklen tend de plus en plus à se différencier du moken (e.g. Court, 1971).

Après le tsunami, Pak Chok été détruit complètement, ainsi que la partie thaïe de Thung Dap. L'aide internationale a commencé à œuvrer et toutes sortes d'organisations se sont retrouvées sur place. Les ONG vouées à la protection de l'environnement ont alors décidé de prendre part à la reconstruction en agissant sur la protection de la nature et en réalisant un vieux rêve, celui d'une gestion intégrée entre la « communauté » et le parc. Le problème est que, quand on parle de communauté, on introduit forcément une erreur fondamentale dans l'analyse d'un système dans lequel des interrelations sont en jeu et les frontières entre les ethnies moins nettes de ce que l'on aimerait. Du moment où l'on considère une région comme composée de « communautés »⁹, concept qui tend à un égalitarisme peu conforme à la réalité, car la simplifiant, et à une séparation nette entre groupes qui en vérité se croisent, on peut être sûr de ne pas recevoir les bonnes réponses, car on pose les mauvaises questions. Ainsi, dans le rapport de IUCN Thaïlande (2005) réalisé par l'IUCN, le WWF, et Both Ends, la présence des Moklen a bien été signalée, parfois comme Thaï Mai¹⁰, parfois comme Morgan¹¹, parfois comme Moken, ce qui montre bien que si la réalité culturelle de l'île a été prise en considération, elle a été prise en compte comme un facteur anecdotique et non structurel. Pire, par ces confusions l'île a été considérée comme une « communauté » composée de trois villages, dans laquelle différents groupes ethniques coexistent, mais sans pourtant répondre à une réalité différente. Cette vision nivelle ainsi les différences fondamentales qui existent en son sein et nie les interrelations au niveau social, économique et culturel qui régissent le fonctionnement de l'île mais aussi de la région toute entière. Pourtant, un premier constat, s'il avait été fait, aurait déjà montré que les différences vont au-delà du simple nom d'une ethnie: à Thung Dab, aucune maison moklen n'a été touchée par la vague... s'agit-il de magie ? Ou bien d'un savoir traditionnel qui a permis de construire le village là où il n'y avait pas de risque ?

Les conséquences ont été que les Moklen, bien identifiés comme une minorité (dont l'identité n'est pas claire, des pêcheurs pauvres vivant en harmonie avec la mangrove...) par l'IUCN, sont devenus un éco-laboratoire pour tester les stratégies d'intégration de la communauté à la gestion du parc national. Ceci présupposait une supériorité de l'ONG par rapport aux locaux

⁹ À ce sujet, cf. Ivanoff, 2007.

¹⁰ Nouveaux Thaïs en thaï, expression souvent utilisée pour parler des Moklen, mais qui par extension, est parfois appliquée hors propos aux Moken, comme c'est le cas dans les rapports des différentes ONG's intervenues après le tsunami.

¹¹ Terme qui prononcé en thaï donne un son semblable à « moken ».

quant à la connaissance de la nature et au savoir pour la conservation de celle-ci. Ainsi, dans les résultats de la campagne, nous pouvons lire que des potagers ont été plantés derrière le village, que des cochons ont été offerts aux villageois, que des méthodes de fabrication de compostage ont été enseignées et que le tri sélectif a été introduit à Thung Dab (en creusant des trous différents dans le sable du village selon la nature des déchets). Un peuple nomade qui a toujours refusé l'agriculture et l'élevage, symboles de sédentarité s'est vu contraint à planter des potagers et à avoir des cochons. L'air du village était devenue pestilentiel à cause du poisson qui pourrissait pour faire du *puy*, du composte pour le potager, et des missionnaires évangélistes, qui avaient réussi dans la confusion générale à s'imposer là où ils échouaient depuis des décennies, utilisaient l'argument pour dire que cette odeur de mort apporterait plus tard la vie dans les jardins... Le village était constellé de pancartes qui expliquaient l'écologie, à ce peuple qui a su conserver la biodiversité de l'île en mettant au point des stratégies d'exploitation qui mêlent la pratique, la symbolique et le rituel... Nous pouvons à ce sujet citer comme exemple l'exploitation du miel, une des activités traditionnelles que les Moklen pratiquent sur l'île. Celle-ci est régie par une connaissance de l'environnement qui détermine toutes les actions, du choix des plantes à brûler pour enfumer la ruche, au choix de la ruche, à celui de l'endroit où la sectionner pour ne pas nuire aux larves. L'aspect symbolique est superposé à celui pratique par l'assimilation du miel à quelque chose de « beau », qui doit se conserver dans de belles bouteilles, rejetées par la mer et ramassées sur la plage, tout comme les bouchons, ramassés eux aussi par terre, nettoyés puis réutilisés ; au tri sélectif imposé dans le village, s'oppose ainsi la récupération des déchets et leur transformation en matière utile, trait assez répandu chez les populations nomades. A ces deux aspects s'ajoute celui rituel, qui veut que les abeilles migrent dans un lieu appelé *Yuan*, où vit leur mère et où seuls les chamanes connaissant l'incantation ont le droit de pénétrer et prélever le miel... cette sacralisation, même si elle n'en a pas le but, empêche une exploitation aveugle de la ressource.

De même, dans la construction des nasses à crabes, les plantes utilisées pour construire la structure sont choisies pour la rapidité de leur renouvellement, comme le bambou par exemple.

Le tsunami a naturellement bouleversé l'équilibre naturel qui régit la biodiversité de Ko Phra Thong : il y avait de nouvelles espèces de poissons, moins de crabes, les poissons d'eau douce avaient momentanément disparu entraînant une augmentation des moustiques... toutes ces conséquences avaient été immédiatement identifiées par les Moklen, véritables gardiens de la biodiversité et du savoir la concernant (cf. Ferrari, *et al.*, 2006), qui ont tout de suite cherché

des solutions. Des travaux ont été entrepris par eux, et sans concertation avec les ONG, pour refermer les étangs d'eau douce ouverts et salés par la vague, de façon à avoir à nouveau des poissons d'eau douce. En attendant, des poissons ont été mis dans chaque réservoir d'eau, pour éviter la prolifération des larves. La diminution des ressources en crabes et poissons a entraîné une réponse des Moklen, qui ont de leur propre initiative condamné des parties entières du réseau de chenaux de mangrove, y interdisant toute forme de pêche. Ils expliquaient qu' « ainsi, les crabes peuvent grandir et nous pourrons le pêcher ailleurs plus tard ». Cette décision, bien que ne reposant sur aucune base légale, a été respectée par tout le monde, montrant que les Moklen, bien qu'étant dans un système dont ils sont économiquement dépendants¹², se sont appropriés le territoire et que leur supériorité dans la connaissance de ce territoire n'est remise en question par personne¹³.

Au moment où les organisations de protection de l'environnement sont arrivées sur place, en effectuant des aller-retour hebdomadaires pour ce qui concerne les décideurs et les éducateurs, ou des séjours de quelques jours pour les botanistes et zoologistes, elles ne se sont aucunement rendu compte de la réalité sociale de l'île. Elles n'ont vu qu'une séparation bipolaire de sa population : Thaïs, d'un côté, ayant déjà décidé de quitter l'île, et Moklen de l'autre, peuple peu acculturé, dans le besoin d'éducation et d'adaptation à la société, parfaitement intégrables dans la réserve naturelle .

Ces organisations ne connaissant pas le terrain, les personnes consultées étaient naturellement les officiels, maires de village ou chefs de district, qui avaient directement des intérêts économiques et qui décidaient eux-mêmes quels Moklen faire parler et à quel moment. Les Moklen, eux, n'ont pas vu la situation de cet œil là, ils se sont sentis utilisés comme « appâts », terme employé par eux-mêmes, et ont senti leur savoir traditionnel dévalorisé par des étrangers ayant la prétention de connaître l'île mieux qu'eux. Peut-être est-ce lié, peut-être pas, mais deux ans après le tsunami des familles entières de Moklen s'en vont sur le

¹² « Pre-Tsunami fishery market chains were based around financial lenders (or 'capitalists' as the villagers called them). Local fishers and the Morgan peoples in particular, depend on village lenders to provide them with the financial capital for their fishing operations. In return, the fishers sell their catches to lenders, who also control the prices. This cycle invariably leads to a dependency between the fisher and lender and in many cases their fishing boats and gears belong to the lenders » IUCN-Thailand, 2005: 15

¹³ Cette appropriation était déjà bien présente avant par l'utilisation des noms des chenaux de mangrove : les noms utilisés localement (qui varient de village en village) sont ceux donnés par les Moklen et non ceux officiels.

continent, où ils ne sont que des simples pauvres, ou suivent les missionnaires évangélistes qui les rassurent quant à leur potentiel et leur donnent une nouvelle identité. J'ai pu constater que des activités telle la pêche au calamar ou au crabe noir de mangrove, qui étaient considérées « ludiques » avant sont devenues « pénibles » aujourd'hui pour les mêmes personnes.

Pourtant, la solution pour faire une aire protégée en accord avec la population existait. Elle impliquait une étude de terrain qui ne touche pas uniquement l'aspect biologique de l'île, mais aussi sa réalité sociale. Ceci aurait, par exemple, évité de créer des assemblées villageoises où les habitants votent à main levée, dans un contexte où la réalité veut que le vote des Moklen ne peut être pris en considération, étant donné qu'ils votent pour ce qu'ils savent que l'on attend d'eux. Là bas, la réalité sociale veut que les décisions se prennent autrement, et le fait de vouloir appliquer des règles d'ici à une réalité de là bas ne peut que porter à l'erreur. La seule façon valable d'agir passe donc par l'observation, les interviews avec les habitants, et pas seulement avec les décideurs, la compréhension des rapports et des relations.

Ce n'est qu'en comprenant entièrement un système qu'on peut agir en son sein. L'île de Phra Thong doit être considérée comme un système dans lequel il ne faut pas négliger le rôle des habitants et de la structure qu'ils ont créée pour cohabiter. L'ethnologie est une science qui livre une clé de lecture différente en relativisant l'importance du savoir institutionnel par rapport à celui traditionnel. Elle permet ainsi d'intégrer de façon efficace la population sans la priver de ce qu'elle a de plus précieux, son identité. Les méthodes de recherche mises en œuvre sur le terrain permettent de mettre en place des stratégies en accord avec les populations locales. Le fait que l'île de Phra Thong ait été un joyau naturel avant le tsunami, que les Moklen aient construit là où ce n'était pas dangereux, qu'ils aient mis en place des stratégies pour pallier aux dégâts et que ces stratégies n'aient pas reçu d'objection par les Thaïs montrent bien qu'un vrai savoir existe. L'ethnologie permet d'identifier les acteurs de ce savoir, les dynamiques qui régissent un espace social et de mettre en place un dialogue productif sans jugement de valeur qui sépare science et tradition et sans introduire des simplifications ou des préjugés, tel le concept de « communauté », qui empêchent l'objectivité et freinent toute analyse de situation.

Il est temps d'accepter que les chercheurs soient pris en considération par les acteurs du développement, pour empêcher un nivellement idéologique qui portera à la disparition de ces savoirs acquis par l'expérience de peuples qui ont évolué d'une façon différente à la notre, certes, mais pas moins riche. Ceci implique naturellement qu'il faille aussi reconnaître que notre savoir n'est pas universel et n'est pas applicable en tous lieux et de toutes façons. Mais

n'attendons pas que ces savoirs disparaissent, n'oublions pas que les Moken et Moklen savaient que le tsunami arrivait, c'était inscrit dans leurs mythes¹⁴ et ils ont su lire les signes avant-coureurs.

Il s'agit donc de réfléchir à une manière de collaborer dans l'intérêt de tous, de mettre au point des méthodologies visant à vraiment écouter ce que les « autres » ont à dire de façon à ne pas séparer les intérêts des hommes de ceux de la nature. L'ethnologie possède les outils pour identifier les savoirs et les dynamiques sociales. Ne les négligeons pas, car ce n'est dans l'intérêt de personne, mais intégrons-les plutôt dans la réflexion. La création d'une base de données de chercheurs connaissant bien le terrain et ses enjeux, et disposés à mettre leur travail à contribution, serait un premier pas dans la direction d'une vraie réflexion visant à intégrer les populations comme de vrais acteurs, dans toute la complexité qui régit une région, et non comme des appâts passifs et modelables, comme cela a été le cas à Ko Phra Thong. En travaillant au projet « Ko Phra Thong, une île dans la tourmente » avec la DDC (Direction du Développement et de la Coopération, Suisse), qui a porté à la publication de l'ouvrage « Turbulence on Ko Phra Thong » (Ferrari, Utpuay, Hinshiranan, Ivanoff, 2006) nous avons montré qu'une telle collaboration était possible et même souhaitable. Il s'agit maintenant de continuer dans cette voie.

Bibliographie

Court, Christopher

1971 "A fleeting encounter with the Moken (The Sea Gypsies in Southern Thailand)".

Journal of the Siam Society, Bangkok 59 (1) pp. 83-97

Ferrari Olivier, Kunlasab Utpuay, Narumon Hinshiranan et Jacques Ivanoff

2006 *Turbulence on Ko Phra Thong*. Bangkok: Kétos/SDC, 183 pages

Iucn-Thailand

2005 The Recovery of Coastal Ecosystems to Support Local Livelihoods - Assessment Report Thailand; 40 pp: Wetlands International, WWF, Both Ends, IUCN

Ivanoff, Jacques

2004 *Les Naufragés de l'Histoire*. Paris: Les Indes Savantes, 593 pages

2007 "Minorités ethniques versus communautés libérales". In: *Peuples premiers, aux sources de l'autre* Edité par Fabrice Delsahut; p 133-136: Timée éditions

Site web Parcs Nationaux en Thaïlande : <http://www.dnp.go.th/parkreserve/>

¹⁴ Un de leurs mythes de création inclut une vague géante aux sept rouleaux qui engloutirait la terre (cf. Ivanoff, 2004)